

***The Virgin Suicides* de Sofia Coppola**

David Tougas

Volume 18, Number 4, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tougas, D. (2000). Review of [*The Virgin Suicides* de Sofia Coppola]. *Ciné-Bulles*, 18(4), 52–54.

caissier un billet maladroitement griffonné que ce dernier n'arrivait pas à déchiffrer et qui le somrait pourtant de lui remettre un sac rempli de billets de banque, Ray tient le plan du casse à l'envers, si bien que sa troupe creuse un tunnel sous le commerce qu'il a récemment acheté pour aboutir, bien sûr, tout à fait ailleurs que dans la chambre forte! Mais si Virgil n'a fait que vieillir dans la peau de Ray, gardant toujours sa démarche et son immaturité d'éternel adolescent, son créateur, lui, a acquis ses lettres de noblesse en passant du Woody scénariste, acteur et réalisateur de films comiques appréciés (mais où aucun gag n'était sacrifié au profit de la structure, de la rigueur ou de la profondeur), à «Monsieur» Allen, l'un des cinéastes américains les plus marquants et les plus respectés de sa génération.

C'est ce trajet de carrière que l'on ressent dans le «second» film à l'intérieur de **Small Time Crooks**, qui a aussi son double dans la filmographie allenienne. Il s'attarde sur les espoirs et les désillusions de Frances, qui, ayant fait fortune grâce à sa recette unique de biscuits, décide de sortir de son état de nouvelle bourgeoise inculte en profitant des enseignements de David (Hugh Grant), intellectuel aussi érudit que oisif et opportuniste, qui, devant la naïveté de cette femme en mal de savoir, flaire la bonne occasion pour faire profiter ses propres affaires. Le personnage de «Frenchy» (étonnante Tracey Ullman) est une lointaine cousine de la Cecilia incarnée par Mia Farrow dans **The Purple Rose of Cairo**. En effet, les deux femmes rêvent à une vie mieux remplie, plus romanesque, qui parviennent à réaliser leur rêve le court temps d'une escapade avec l'objet (l'amant) de leur désir profond. Cette portion tragicomique du film véhicule davantage d'émotions que l'autre, plus drôle mais aussi plus convenue, des malheurs d'un petit escroc réduit à l'inactivité grâce à la réussite financière et sociale de son épouse.

Excellent quand il s'agit de tracer des portraits de femme, Woody nous offre un double plaisir en dessinant un second personnage féminin, la quatrième roue du chariot, May Sloan (la trop rare Elaine May, tout à fait jouissive), qui vient ennoblir le côté plus que modeste de son personnage par l'intelligence du cœur. Présentée d'emblée comme une gaffeuse presque attardée mentale, elle persiste, contrairement à Frenchy, à demeurer elle-même du début à la fin, ce qui

ne l'empêche pas de tomber dans l'œil d'un médecin vieillissant à l'occasion d'une réception parmi le gratin de Manhattan. Une belle leçon d'honnêteté dans cette mer d'escrocs à double visage.

Bien sûr, Woody s'en donne à cœur joie en fustigeant les nouveaux riches et leur mauvais goût (le traditionnel flamant rose est remplacé par un hideux échassier en or massif), mais il égratigne aussi au passage la haute bourgeoisie new-yorkaise dans son snobisme et sa bête suffisance. Néanmoins, ce film en mode mineur, qui ne compte pas son lot habituel de *one-liners*, n'apporte rien de vraiment nouveau à une filmographie déjà très riche en morceaux de choix. Maintenant dans la soixantaine, Woody Allen devrait-il prendre davantage de temps entre deux tournages pour créer un dernier (ou un avant-dernier) chef-d'œuvre? ■

The Virgin Suicides

de Sofia Coppola

par David Tougas

Il arrive fréquemment que certains premiers longs métrages de jeunes réalisateurs soient pour moi une source particulière de plaisir puisque la fougue, le désir de plaire et d'étonner, doublés d'une soif d'étaler au grand jour sa culture et sa maîtrise du langage cinématographique, transpirent hors de l'écran. Sofia Coppola (la fille de l'autre), scénariste et réalisatrice du film **The Virgin Suicides** fait immanquablement partie de ce groupe-sélect-d'auteurs-hip-à-la-Paul-Thomas-Anderson (**Boogie Nights**, **Magnolia**) qui, faute d'avoir un sujet inédit, réussissent à soutenir l'intérêt du spectateur par une narration et une mise en scène à la fois personnelle et toute en clins d'œil.

Small Time Crooks

35 mm / coul. / 94 min /
1999 / fict. / États-Unis

Réal. et scén.: Woody Allen

Image: Fei Zhao

Son: Gary Alper et Robert Hein

Mont.: Alisa Lepselter

Prod.: Jean Doumanian, Helen Robin, Charles H. Joffe et Jack Rollins

Dist.: Dreamworks

Int.: Woody Allen, Tracey Ullman, Michael Rappaport, Tony Darrow

D'emblée, le sujet privilégié par «Miss» Coppola n'est pas des plus légers, puisqu'il est question du suicide collectif de cinq sœurs âgées de 13 à 17 ans dans une paisible banlieue américaine des années 1970. Mais n'ayez crainte: là où un scénariste «à la chaîne» aurait englué son récit d'une infâme bouillie mélodramatique, Sofia Coppola parvient à dédramatiser l'acte par son recours à l'humour (particulièrement l'ironie) et en adoptant un regard tout à fait original. En effet, toute l'histoire est racontée et vue par les yeux d'une bande de jeunes garçons obsédés par les cinq sœurs Lisbon. Les suicides deviennent en quelque

sorte un prétexte pour découvrir l'éveil à l'amour, à la sexualité des «ados» et, surtout, à l'imaginaire éclaté qui caractérise ce passage entre deux mondes.

Non seulement elle crée une ligne narrative complexe (le film ressemble drôlement à un journal intime), mais la scénariste a aussi la brillante idée de ne jamais oublier le spectateur. Un peu comme dans les films policiers classiques, Coppola a recours à de nombreux implants qui annoncent les dénouements à venir. Par exemple, quelques minutes avant le suicide «aérien» de la cadette, le père (James



Les sœurs Lisbon... moins une: Chelse Swain (Bonnie), Kirsten Dunst (Lux), Leslie Hayman (Therese) et A.J. Cook (Mary), dans *The Virgin Suicides*

Woods) fait part de son amour de l'aviation à des copains de sa fille en leur montrant les ailes d'un avion miniature. S'ajoutent à cela plusieurs scènes symboliques ou oniriques, de multiples ruptures de ton et, surtout, l'importance du non-dit, principale force du film. En effet, si rien n'est jamais clair ou expliqué, tout est ressenti. Une scène est particulièrement révélatrice: le curé rend visite à la famille Lisbon à la suite du décès de la cadette. Il pénètre tour à tour dans les trois mondes, les trois ambiances majeures du film: le silence et l'incommunicabilité du père, la candeur apparente des jeunes sœurs, et le dramatique à saveur religieuse de la mère (Kathleen Turner). Bref, le scénario est touffu, parfois un peu confus, mais l'ensemble démontre une maîtrise impressionnante de l'écriture cinématographique.

Visuellement et formellement parlant, le film est un petit bijou d'intertextualité. En effet, la réalisatrice ne se retient guère de montrer ses influences. La séquence prégénérique donne le ton: si les premiers plans semblent tout droit sortis d'un film de Terrence Malick (avec nuances, bien évidemment), le reste de la séquence pastiche quelque peu les films mafieux de Scorsese par son ambiance musicale, son montage-choc, son utilisation du commentaire en voix *off* ainsi que par le recours au ralenti et à l'image figée. De plus, les monteurs (Melissa Kent et James Lyons) multiplient les fondus enchaînés, surimpressions, «split-screens», ralentis et accélérés, donnant ainsi une facture «contemporaine» à l'ensemble du film et créant une atmosphère intéressante lors des passages oniriques.

Quant à l'interprétation, Kathleen Turner (méconnaissable) et James Woods sont à la fois crédibles et dérangeants dans les rôles des parents «maudits» alors que Kirsten Dunst, Hanna R. Hall, Chelse Swain, A.J. Cook, et Leslie Hayman sont débordantes de sensualité et jouent parfaitement la carte du mystère.

Bref, même si Sofia Coppola n'a pas encore tout à fait trouvé son style, elle réussit sans l'ombre d'un doute à créer une narration captivante, une «mise en image» mûre accompagnée d'une habileté sans équivoque dans la direction d'acteurs. ■

The War Zone

de Tim Roth

par Jean-Philippe Gravel

Cela commençait à se savoir, depuis la sortie de **The War Zone**, que Tim Roth avait été victime d'inceste dans sa jeunesse. Les «premières œuvres» ne sont-elles pas toutes autobiographiques? Quoi qu'on en pense, cette sortie relève peut-être d'une faute de goût des plus communes, qui consiste à garantir une sorte de «prime d'authenticité» à l'œuvre en jouant l'argument du vécu, affaire de se le tenir pour dit: Tim Roth devrait savoir de quoi il parle et comment en parler. Et pourtant, pareille expérience ne vous rend pas immédiatement spécialiste en la matière: plus souvent qu'autrement, elle enferme ses victimes dans le mutisme, le secret et le désaveu... Pouvoir en témoigner, c'est donc s'imposer d'emblée une distance, qui permet de mettre l'expérience en récit et en discours.

Autant dire d'emblée qu'en plus de son sujet-choc, le film frappe tout de suite par la cohérence et la sensibilité de son regard. Les plaines du Devon, l'isolement de la petite maison symétrique et blanche où vient de déménager la famille du film, l'humidité des lieux dans la proximité de la mer: tout cela, dès les premiers plans, s'avère extrêmement palpable. Entre ces extérieurs qui étendent à perte de vue des cieux éternellement gris ou noirs, et les plans d'intérieur, claustrophobiques au fond mat, se dessine un climat de froideur et d'enfermement que la chaleur furtive d'un salon éclairé par le feu n'apaise pas.

Tout aussi frappante, sans doute, est cette capacité de Roth à installer les corps singuliers de sa famille dysfonctionnelle dans ce milieu désert. Dans **The War Zone**, le corps est un enfer qui se conjugue selon le sexe et l'âge: adolescence ingrate de Tom (Freddie Cunliffe, moche et renfrogné); corps trop sexué de Jessie, sa sœur de 16 ans (Lara Belmont); mère

The Virgin Suicides

35 mm / coul. / 96 min / 1999 / fict. / États-Unis

Réal. et scén.: Sofia Coppola, d'après le roman de Jeffrey Eugenides

Image: Edward Lachman

Son.: Richard Beggs

Mont.: Melissa Kent et James Lyons

Prod.: Willi Bär et Francis Ford Coppola

Dist.: Paramount

Int.: James Woods, Kathleen Turner, Kirsten Dunst, Josh Hartnett, Hannah Hall